

LES PERFORMANCES SPORTIVES DE RUE

PRATIQUES SPORTIVES AUTONOMES SPECTACULARISABLES À LYON

Éric Adamkiewicz

De nouveaux comportements sportifs sont apparus récemment en ville. Des pratiques sportives autonomes se sont développées hors des équipements traditionnels, dans des sites urbains non prédestinés aux activités sportives ou de loisir et ont même investi l'habitat¹. Certaines rues piétonnes, des places publiques, des pieds d'immeuble, sont devenus les lieux de pratiques sportives. Certains acteurs institutionnels et quelques citoyens estiment que ces sites sont détournés d'une partie de leur fonction au profit d'un usage jugé plus ou moins « envahissant ». On peut émettre l'hypothèse, au contraire, que ces usages récréatifs concourent à les qualifier comme espaces publics, lieux de rencontres entre citoyens.

En rompant avec les formes traditionnelles du sport, les pratiquants autonomes² revendiquent une liberté et une visibilité qu'ils ne trouvaient pas dans un système fédéral très structuré, proposant principalement des espaces très spécialisés à accès réglementé. Évoluer hors des installations sportives c'est revendiquer une relation individualisée avec l'espace urbain, et accepter de s'exposer au regard des autres. Accepter le regard et le jugement d'autrui c'est participer à la création de lien social en prenant le risque d'un écart par rapport à la neutralité et l'anonymat de rigueur dans l'espace urbain. A Lyon, une recherche a été menée sur ce sujet depuis 1989.

Des pratiques « spectacularisables »³

Les pratiques sportives autonomes de rue sont particulièrement révélatrices des comportements actuels. Elles s'organisent à partir de référents culturels multiples où la place du corps et sa mise en « exposition » sont prépondérantes. Très liées aux médias, notamment tout ce qui concerne les revues et les vidéos spécialisées, elles s'inscrivent profondément dans une culture sportive⁴ très urbaine. Dépassant largement le simple phénomène sportif, ces pratiques acrobatiques puisent leurs fondements dans une culture *underground* où se mélangent musique rap, style vestimentaire *grunge* (look mi-SDF) et XXL (vêtements très amples). « La glisse » est devenue un style de vie⁵ et la création de formes une quête permanente.

Il ne s'agit pas forcément d'une mise en spectacle car cela s'accompagne souvent d'une approche égocentrique de sa propre pratique. Cela peut quelquefois se décliner différemment suivant le groupe auquel on s'adresse, des

initiés aux béotiens. Il y a une grande importance de l'image, du geste, de la performance accomplie (quasi sur un plan chorégraphique), mais le spectacle ne semble pas être la finalité. Comme si ces pratiques étaient « spectacularisables », c'est-à-dire qu'elles peuvent être vues et donner lieu à des exhibitions, mais l'assistance ne présente aucun caractère obligatoire ni aspect systé-



Passante et skater.

1. Haumont A., Chevalier V., *Le sport domestiqué*, Nanterre : Centre de recherche sur l'habitat, École d'architecture de Paris-La-Défense, 1992.

2. Adamkiewicz E., « Sporting uses of the city. Autonomous sporting uses of the town, Punctual marginal practices or a new approach for urbanity? » in Acts of Second European Congress on Sport Management, Florence, Italy-September 29th-October 1st 1994, 1995.

3. Adamkiewicz E., « Les usages sportifs de la ville, Analyse des pratiques ; Conception et gestion des espaces », Thèse en Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives, Université Claude Bernard – Lyon I, 1998.

4. Pociello C., *Les cultures sportives*, Paris, PUF, 1995.

5. Loret A., *Génération Glisse*, Autrement, Série Mutations n° 155-156, 1996.

matique. La première personne concernée par ce type d'activité est l'acteur, qui cherche à s'épanouir par sa propre pratique (Loret, 1996). La recherche d'une mise en scène collective n'apparaît que comme une des possibilités. L'hédonisme individuel semble être le moteur central des activités récréatives actuelles et l'acrobatie le référent de base nécessaire pour donner à la pratique le caractère identitaire de « glisse ».

Parmi ces pratiques on trouve principalement du skateboard (skate ou « sk8 »), du roller, du street hockey, du BMX, du basket et les activités de cirques. Ce regroupement peut paraître surprenant ; cependant au vu des comportements observés et des référents communs il semble plus cohérent de les présenter ensemble.

Le skateboard

A Lyon, la pratique du skate-board s'effectue principalement Place Louis Pradel dans une ambiance de sérénité, empreinte de respect vis-à-vis des autres usagers. Ce site est considéré comme le « haut-lieu » du skate de l'agglomération lyonnaise. Les skaters que l'on trouve sur le site sont souvent âgés de 16 à 20 ans, et ne revendiquent qu'une seule activité : la glisse. Le skate est pratiqué toute l'année, certains annoncent le surf pendant l'été (sans jamais oublier de spécifier que le soir c'est skate), d'autres s'adonnent au snowboard. Il s'agit bien d'une construction de la vie autour de ces phénomènes de glisses, puisque nombreux sont ceux qui déclarent vouloir partir vers des lieux plus favorables à la glisse : qui sur la côte basque, qui en montagne pour y vivre leur passion complètement et « glisser ». Ils apparaissent prêts à tout pour partir et avoir l'opportunité de s'installer dans un site où ils feraient des petits boulots et profiter souvent de la glisse⁶.

Les skaters qui sont observés régulièrement sur la Place du Pradel proviennent principalement du quartier de la Presqu'île et de la Croix-Rousse (centre-ville). Toutefois, certains viennent de communes distantes de plusieurs dizaines de kilomètres. Provenant de villages des Monts-d'Or (10 à 20 km au nord de Lyon), de Saint-Symphorien sur Coise (35 km à l'ouest) ou de Vienne (30 km au sud), ils s'organisent pour venir au moins une fois par semaine (mercredi ou samedi) afin de passer un après-midi ou une journée à Lyon. L'organisation de leur journée se fait autour de l'activité skate et du visionnement de films vidéo sur la glisse, le skate, le surf ou le snowboard. Leurs visites passent par les magasins spécialisés pour suivre l'actualité de leur pratique et des disciplines associées en ce qui concerne les médias ou le matériel⁷. Ils pratiquent rarement seuls mais à partir de groupes réduits. Des regroupements plus importants ont lieu ponctuellement lorsqu'il y a des démonstrations organisées.

Ces groupes se côtoient au nombre de 3 à 12 environ, la régulation se faisant par l'espace nécessaire à chacun et sans qu'il y ait besoin de le dire. Une organisation tacite est de rigueur, ils fonctionnent lorsqu'ils ont de la place sans gêner les autres, sans conflit. Dans leur approche du

street, il s'agit plus de maîtrise de l'engin (*ollie air*: décollage de la planche par la seule pression des pieds) que d'acrobaties véritables comme on pourrait trouver en rampe. Reconnaissables à leurs chaussures usées, leurs pantalons en jean très larges et tombant derrière, leurs sweat shirts de la taille unique XXL et leurs casquettes américaines, ils sont tous identifiables aisément. Mais chez



Sur les mêmes escaliers.

eux pas de recherche systématique du regard du passant. Ils développent une activité qui est faite de douceurs et d'accélération très brèves pour faire tourner le skate sur lui-même. Ils s'appliquent plus à faire exécuter des tours à leurs engins qu'à prendre de grands risques. Ils sont satisfaits si vous venez vous asseoir pour les regarder mais ne vont pas en rajouter ou en « faire des tonnes », ils continuent leur séquence sans excès. Contrairement à ce que l'on observe dans bon nombre de pratiques d'adolescents, des filles sont présentes sur les lieux de pratiques. Elles ne s'impliquent dans l'activité que comme spectatrices.

Le rythme des tentatives étant très variable, une conversation est tout à fait envisageable avec un des pratiquants qui n'hésitera pas à s'arrêter quelques minutes avant de reprendre. Moins centrées sur l'énergétique que sur une « dextérité » pedestre, les séquences de skateboard sont relativement calmes à suivre. Peu de cris, excepté lors de la réussite d'une figure, relativement discrets, le comportement des skaters tranche avec celui de certains rollers. Ils recherchent une légitimation de leur pratique comme activité urbaine. Ils se défendent d'être comme leurs prédécesseurs des années 80, qui utilisaient la rue plus bruyamment et de façon plus extravagante. Ils calculent leurs trajectoires pour ne pas être gênés par un passant, mais aussi pour ne pas gêner le piéton. Les systèmes d'intégration sont assez souples, seule l'envie de pratiquer est nécessaire pour être inclus. Leurs relations avec les membres de la police municipale sont relative-

6. Fize M., Touché M., *Le Skate : la fureur de faire*, Édition Arcane-Beau-nieux, 1992.

7. Les magasins spécialisés comme *Le cri du Kangourou* se trouvent dans un rayon de cinq cents mètres autour de la Place.

ment bonnes, le directeur de cette même police municipale ayant reconnu qu'ils n'étaient pas dangereux et qu'il comprenait parfaitement leur position à propos de la vétusté de l'équipement en fibre de verre situé de l'autre côté du pont à 200 mètres.

Il a été particulièrement instructif de retrouver deux jours de suite un même groupe de pratiquants à deux endroits différents. Les observations et les entretiens effectués lors d'une de leurs séances d'entraînement ont donné des informations très intéressantes. On peut véritablement parler d'entraînement tellement leur pratique était organisée. Ce groupe, de trois jeunes de 19, 20 et 21 ans, se rendait régulièrement le dimanche matin à l'Hôtel de Ville de Villeurbanne pour s'entraîner sur les marches, puisqu'ils ne pouvaient pas utiliser cet espace en semaine en raison de sa fréquentation. Ce trio a été filmé sur la place de l'Opéra alors qu'il effectuait lui-même des prises de vues de ses acrobaties et s'en servait immédiatement pour se corriger, mais aussi pour se constituer des cassettes de figures et avoir un film de leurs prouesses comme les professionnels américains qui sont leurs références. Toutes les discussions des pratiquants à propos du skate-board semblent être axées sur la recherche de la reproduction des figures des « pro » pour essayer d'évaluer leur propre niveau. Le « cameraman » envisageait de s'orienter professionnellement vers une formation universitaire en audio-visuel. Ce dernier reconnaissait lui-même qu'il délaissait l'activité skate-board comme pratiquant pour se spécialiser dans la réalisation de films sur le skate. De leurs côtés, les deux skaters filmés restaient centrés sur l'exécution de figures, présentant leur activité comme leur unique loisir. Tous les deux étaient en apprentissage, ce qui tranche avec la population qui pratique usuellement le skate (principalement une population scolarisée).

Le cameraman de l'équipe a été vu, deux ans plus tard, lors d'une émission de la Cinquième « L'esprit du Surf ». Ce dernier, Frédéric Mortagne, est désormais un professionnel de la vidéo, spécialiste de la glisse et en particulier du skate-board. Il est actuellement le représentant pour la France de la société 411 (Four One One), société américaine, implantée en Californie, qui produit la majeure partie des images sur le skate et la glisse dans le monde.

Le roller

Le nombre de pratiquants de rollers observés a considérablement évolué depuis le début de cette recherche. Les constitutions de groupes sont plutôt le fait de rencontres rollers-rollers ou rollers-piétons. Ils ont principalement entre 13 et 24 ans et contrairement à ce qui avait été observé au début de l'étude, s'ils restent attachés à la multi-activité, leurs pratiques se concentrent plutôt dans cette culture urbaine en émergence. Ils présentent le roller comme une activité leur permettant de se déplacer dans la ville, mais évoluent souvent dans les mêmes sites. Ils connaissent d'autres espaces et s'y ren-

dent de temps en temps. Leur matériel, moyen de locomotion par excellence, n'apparaît pas comme un outil de découverte de la ville, en général, mais ils se servent de cet outil pour rechercher de nouveaux spots où ils puissent s'entraîner.

On trouve principalement trois formes de pratiques :

– le *fitness* qui caractérise surtout une pratique déambulatoire de loisir ou à finalité utilitaire (trajet domicile-lieu de travail donc population plus âgée...). Il concerne 18 % des pratiquants ayant participé à l'enquête de 1997 effectuée par des étudiants en licence STAPS⁸ de la filière management de l'UFR-STAPS de Lyon.

– la *rampe*, discipline plutôt technique qui consiste à enchaîner des figures à partir d'équipements spécifiques conçus pour la glisse ; qu'il s'agisse de « U » en fibres de verres ou d'éléments mobiles en bois,

– le *street* et l'*agressif*, disciplines qui consistent à utiliser l'espace public urbain dans toute sa diversité et en particulier l'ensemble du mobilier urbain (poubelles, rampes d'escaliers, murs, bancs...); ce sont de loin les formes de pratique les plus importantes, 68 % des personnes répertoriées⁹.

Ces adolescents sont particulièrement attentifs au regard des passants et très avides de regards féminins, ils se placent souvent dans des lieux très animés, à la limite du dangereux. Ils sont attirés par le risque. Cette notion de prise de risque semble une composante essentielle de leur pratique, surtout pour ceux qui pratiquent « l'agressif ». Ils sont en constante représentation entre eux mais surtout ils cherchent à accrocher le regard des autres. Ils sautent à grands bruits les chaînes reliant des plots de béton du mobilier urbain cernant la place, descendent des escaliers dans des positions difficiles, font les « pitres » en suivant une personne. Et lorsqu'ils ont repéré que vous les observez ou que vous leur demandez si vous pouvez les filmer après l'entretien, alors cela devient un véritable show. Les attitudes sont soignées, les mimiques volontaires, les enchaînements sont mêmes annoncés : « *M'sieur ! Vous voulez que j'vous montre comment je saute du rebord sur la route...* ». Ils s'essayent à toutes les figures, descendant des escaliers en arrière pour bien montrer qu'ils « maîtrisent » l'activité.

Ils font même du roller dans les rues en descentes de la Croix-Rousse, au milieu des voitures. Ils demandent poliment aux automobilistes arrêtés aux feux s'ils acceptent de les tracter avec leurs voitures pour remonter les pentes. Ils se donnent rendez-vous d'une séquence à l'autre. Leurs buts semblent les orienter vers une plus grande maîtrise de l'engin mais surtout vers une recherche de formes plus spectaculaires. Il faut remarquer que la pratique de

8. Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives

9. L'étude effectuée en 1997 faisait apparaître la répartition suivante : 68 % pour le street ou agressif, 18 % pour le fitness, 6 % pour la vitesse, les 8 % restant étant des hockeyeurs que pour ma part je ne classe pas dans la même pratique.

l'agressif est particulièrement acrobatique. Les rampes, margelles et autres moindres petits rebords sont recherchés afin d'être exploités.

Depuis 1995, la vague du roller a envahi nos cités¹⁰, l'effet *rollerblade* (du nom de la marque qui a développé les premiers patins en ligne) est observable dans toutes les agglomérations et a même tendance à toucher un public beaucoup plus jeune. Il n'est plus étonnant de voir des enfants de moins de dix ans pratiquer cette activité qui a remplacé le patin à roulettes. Certes, les plus jeunes encore en phase d'apprentissage ont des formes d'expression plus proches du *fitness* (déambulation) que du *street*. Toutefois, l'approche acrobatique est assez vite présente par la création de petits éléments à sauter ou par des figures simples à effectuer (demi-tour, acquisition des différents types de méthodes pour s'arrêter: freinage en T, chasse-neige, appui sur mobilier urbain, hors piste, godille, dérapage...). Le moindre espace goudronné est utilisé par de jeunes rollers qui n'hésitent pas à apporter leurs propres structures en bois pour tenter des figures simples.

Le roller tend à dépasser le skate en nombre de pratiquants. Le roller en ligne permet d'effectuer des acrobaties semblables au skate mais de manière plus facile grâce aux améliorations techniques qui rendent l'activité plus accessible. Cette approche technologique est une des caractéristiques des pratiques modernes; un parallèle peut être fait entre skate et roller, surf et bodyboard, ski et snowboard. Dans tous les cas, la deuxième des deux activités citées s'est développée car elle est plus aisée que la première. L'évolution technologique et la création de nouvelles formes de pratiques ont permis de proposer des activités plus abordables techniquement. Le fait que les chaussures restent aux pieds et que les roues soient en ligne permet de glisser en se mettant soit en appui uniquement sur les roues, soit en faisant toucher à la fois les roues mais également la coque des chaussures lors de certaines figures.

L'évolution technologique aidant, il existe même des produits qui favorisent la glisse tout en protégeant les rollers. Contrairement aux skaters, les rollers portent plus facilement des protections aux genoux, aux coudes mais surtout aux mains. Ces matériaux sont renforcés aux endroits stratégiques comme la paume de la main. Il existe également un produit: le *wax*, qui est censé protéger les coques des rollers... mais qui est présenté comme le produit avec lequel on peut marquer son passage, comme le snowboarder fait sa trace...

Cet aspect de pratique «facilitante» est typique des aspirations actuelles. L'investissement initial se faisant à moindre frais énergétique et physique, l'activité présente un intérêt très rapidement. D'ailleurs, le fait que les pratiquants de rollers soient des multi-pratiquants confirme que leur investissement dans l'activité est plus de type récréatif que sportif. Leur polyvalence s'accompagne d'un éparpillement dans différentes activités. Cela correspond à ce que l'on appelle la génération zapping. La diversification dont parlait Christian Pociello (1989) se

confirme ici. Le très fort engouement actuel pour le roller contribue à le rendre difficile à analyser. Il est particulièrement aléatoire d'estimer son évolution. Cependant, le très fort impact chez les jeunes des nouvelles approches de cette activité (*street* et *agressif*) la rapprochent des pratiques de glisse.

Les manifestations de masse se multiplient, comme ce fut le cas à Paris les 13 et 14 octobre 1997 où un certain nombre d'axes de la capitale étaient réservés aux activités récréatives et en particulier les rollers (3 500 pratiquants estimés¹¹, ou 50 000 personnes à Lausanne en août). Des «concentrations» de rollers se sont «institutionnalisées» le vendredi soir à La Bastille.



Le *fitness* (ou déambulation), qui concerne une population principalement adulte, pourrait devenir une activité importante d'ici quelques années. Cette activité, développée depuis longtemps aux États-Unis, tend à s'étendre sur le continent européen et provoque également des regroupements de masses.

Le street hockey

Activité apparue vers le milieu des années 90, le street-hockey s'est développé pour l'agglomération lyonnaise sur les parvis d'espaces commerciaux. Ces esplanades sont utilisées par des groupes de 3 à 7 adolescents d'une vingtaine d'années qui occupent les espaces «roulables» devant les immeubles hors des heures de bureaux. Les espaces présentant des obstacles semblent particulièrement adaptés à leurs usages, puisqu'ils permettent une relative incertitude quant aux effets donnés au palet après qu'il ait été en contact avec un des murs.

Cette pratique «spontanée» semble avoir été favorisée par les producteurs d'articles de sport. En augmentant leurs surfaces de linéaire commercial consacré au roller et aux activités annexes, ils auraient favorisé le développe-

10. La répartition de 1997 fait apparaître que 49 % font du roller, 36 % du skate et 15 % pratiquent les deux.

11. *Roller Saga* n° 7, novembre-décembre 1997.

ment d'une activité collective... Cette hypothèse s'appuie sur des études effectuées dans les enseignes sportives (Décathlon, Go Sport...) qui ont proposé, en même temps que les vidéos américaines sur les évolutions du roller, des matériaux nouveaux et plus utilisables pour de nouveaux usages (street et agressif). Pour cette activité, les distributeurs auraient favorisé le développement d'une activité, notamment en diffusant des produits spécifiques destinés à une minorité. L'importance de la production de produits dérivés incite à s'interroger, face au faible nombre de pratiquants objectivement identifiables. En effet, si l'on s'appuie sur la connaissance actuelle du street-hockey, on ne peut que constater qu'il s'agit d'une activité ultra minoritaire issue de l'hybridation (Pociello, 1988) entre une activité sportive (le hockey) très peu répandue en France et une pratique récréative en plein renouveau (le roller). Bien que cette activité soit récente, les produits sportifs nécessaires augmentent leur présence chez tous les distributeurs d'articles sportifs.

L'analyse des entretiens avec les pratiquants tendrait à prouver que ces jeunes, initialement centrés sur le roller, seraient passés au street hockey pour utiliser l'expérience acquise en roller¹² et s'investir dans un jeu d'opposition leur permettant d'utiliser leurs acquis avec leurs amis. Il n'y a pas d'aspiration forte chez ces pratiquants autonomes à rechercher l'intégration de structures fédérales. Cette pratique n'est organisée qu'à partir d'un réseau affectif réduit. Seuls les médias spécialisés dans les pratiques de glisse¹³ semblent s'être intéressés au phénomène, soutenus en cela par les distributeurs d'articles de sports. En l'état actuel des connaissances il ne semble pas possible d'estimer précisément si cette pratique collective se transformera, disparaîtra, ou si elle constituera le pendant, pour la glisse, du street-ball.

Certaines formes de sociabilité interindividuelles vont-elles se créer comme dans le cas du basket¹⁴? Des mini-confrontations d'équipes autonomes vont-elles se développer dans les hauts lieux du street-hockey? Si ce type de sociabilité venait à se diffuser dans l'ensemble des activités urbaines (en particulier dans des pratiques de glisse), on pourrait estimer qu'il existe bien une culture génératrice de facteurs d'intégration en dehors de l'action d'adultes.

Les cycles : Bicross¹⁵, BMX¹⁶ et VTT¹⁷

Certaines pratiques plutôt anciennes, et d'autres plus récentes, présentent la particularité d'utiliser ce qui est au départ un moyen de transport, comme un outil sportif et/ou ludique pour créer des formes de pratiques acrobatiques de plus en plus spectaculaires. Toutefois, ces trois approches des activités avec cycles présentent des différences assez importantes suivant les populations qui les pratiquent.

Répertorié dès le début de l'étude, notamment au Parc de Bron-Parilly, le bicross aurait tendance à se transformer en BMX actuellement pour les adolescents, les

adultes préférant le VTT, même si certaines formes de pratiques restent proches. Les engins ont considérablement évolué dans la technologie employée (cf. caractéristiques de résistance des matériaux, kevlar, légèreté, suspension...). Mais si cette évolution s'est traduite par une diffusion importante des « VTTistes » en milieu naturel, bon nombre d'adeptes de cette activité utilisent également la ville comme lieu d'entraînement ou comme nouvel espace ludique.

Les adolescents qui représentaient 20 % des personnes rencontrées au Parc de Bron-Parilly lors de la phase initiale de l'étude ont légèrement diminué en nombre. Ils restent présents sur ce site mais ont investi d'autres espaces plus « urbains » hors du parc. Le bicross et le BMX se différencient principalement au niveau technologique. Si à l'origine le terme bicross était employé pour désigner des engins permettant la création de figures, il semblerait qu'aujourd'hui les deux ne soient pas sur le même segment de clientèle ; le BMX serait plus évolué par rapport aux matériaux le constituant, le bicross apparaissant comme le produit basique pour débutants. Le BMX semble effectuer un retour en force¹⁸ après quelques années de développement surtout chez nos voisins anglo-saxons¹⁹. Cette approche acrobatique se retrouvera plus chez les adolescents et les post-adolescents.

Ceux-ci ont une relation très urbaine avec leur activité. Cette pratique s'apparente complètement à une activité acrobatique, une performance, issue des spectacles de cirque mais également à certaines pratiques de trial (le vélo trial existant avec du matériel très spécialisé). Ils s'inscrivent dans une logique de création de figures, se rapprochant plus de l'équilibre avec des sauts que d'une activité à dominante de déplacement. Leurs lieux de rendez-vous sont changeants mais ils présentent des caractéristiques semblables aux hauts-lieux du skate et du roller. Les espaces très urbanisés sont très intéressants pour ces « cyclacrobates » qui semblent profiter de certaines soirées estivales pour utiliser les lieux publics usités par les piétons en journée. Remarquons qu'ils utilisent

12. L'étude effectuée à Lyon annonce 8 % de pratiquants pour le hockey.

13. *Wind, Urban', Ride On, Roller Saga, Crazy Roller, Roller Mag, Sugar...*

14. Chantelat P., Fodimbi M., Camy J., *Sport de la cité. Anthropologie de la jeunesse sportive. Collection « Espaces et Temps du Sport ».* L'Harmattan, Paris, 1995.

15. Activité s'effectuant avec un cycle ayant des roues de petites tailles et grand guidon, cette forme d'engins favorise la réalisation de figures notamment en raison du positionnement bas du centre de gravité.

16. Bicycle Motorcross (BMX), version britannique du Bicross avec des évolutions technologiques importantes permettant au cycle d'encaisser des chocs assez violents.

17. Vélo Tout Terrain.

18. C.F. le numéro d'*Urban'* de septembre 1997.

19. Pack C., Glyptis S., *Developing sport and Leisure. Case Studies of Good Practice in Urban Regeneration*, Département of the environment, Loughborough University of Technology, HMSO, London, p123, 1989.



Bicross dans les escaliers de la Croix Rouse à Lyon.

également les «U» destinés aux pratiquants de skates et de rollers. Ils sont assimilés à la même famille des activités de glisse et se retrouvent avec skaters et rollers lors de certains «Contests»²⁰ ou de séquences d'entraînements.

Les pratiquants de VTT sont pour la plupart des adultes entre 20 et 40 ans. Ceux-ci élaborent dans l'agglomération lyonnaise des parcours en profitant des nombreux reliefs de la ville de Lyon, notamment la colline de Fourvière et ses escaliers, y compris lors de séquences en nocturne. Variant les difficultés, ils utilisent indifféremment escaliers et routes, trottoirs et berges du Rhône. Il se pose alors le problème de la cohabitation des publics sur ces circuits pour le moment largement utilisés par les piétons.

Le VTT urbain, vécu comme pratique sportive plus que déambulatoire, risque de devenir un sujet délicat. Les avis restent partagés sur la pérennité de sa présence dans les rues de Lyon dans la mesure où ses adeptes empruntent les grands escaliers permettant d'accéder aux sommets des reliefs lyonnais que sont les collines de La Croix-Rousse et de Fourvière, lieux de promenades très appréciés et particulièrement fréquentés par les habitants et les nombreux touristes qui visitent l'ancienne Capitale des Gaules. De même que pour leurs «collègues» en BMX, ils apprécient les activités nocturnes, ce qui leur permet d'avoir des espaces où ils peuvent aller plus vite. Pour cette population, vitesse et déplacements sont des aspects importants de leur goût de

l'activité. Ils pratiquent en petits comités, de un à trois «VTTistes», et sont à la recherche de sensations que l'on retrouve dans certaines activités de glisse. Improvisation, vitesse, réaction, adaptation, risques, sont des caractéristiques de cette pratique en développement important qui se médiatise peu à peu²¹.

Le basket de rue : le *street-ball*

Le classement du basket, dans les pratiques «spectacularisables», peut apparaître audacieux. Toutefois, l'évolution de l'activité et l'importance prise par les figures acrobatiques (notamment les concours de «Dunk» ou smash) y compris lors du référent suprême qu'est le championnat de NBA (National Basket-ball Association), explique que le basket-ball comme pratique urbaine trouve sa place au sein de ce regroupement d'activités. Il est alors souhaitable de parler de *street-ball*, le terme de basket ne recouvrant ici que la référence à l'objet initial basket-ball issu du milieu fédéral. Comme ont pu le montrer Chantelat, Fodimbi et Camy en 1994, cette activité le plus souvent pratiquée à trois contre trois peut, le cas échéant, s'auto-réguler si les équipes en présence ont des niveaux trop hétérogènes. Ce qui peut signifier que les relations inter-

20. *Urban* n° 2, p. 16 à 29.

21. Dossier City Bike dans le n° 67 de *VTT Magazine*, 1994.

individuelles priment sur le résultat. Il ne s'agit plus d'une confrontation collective mais d'une confrontation individuelle au cours d'une rencontre à plusieurs. Le street-ball, pratique sociale actuelle de création de formes, serait une pratique qui privilégie l'individu au sein du collectif.

L'aspect spectaculaire recherché dans la pratique favorise en effet la virtuosité individuelle. L'activité semble s'organiser en fonction de ce qui précède le shoot et valorise l'exploit personnel par la recherche permanente de figures. Ceci est particulièrement révélateur si l'on observe le développement de concours individuels de Dunk. C'est un des aspects les plus significatifs de l'évolution de cette pratique sportive collective, l'accent est de plus en plus mis sur les prouesses solitaires. Le monde du basket s'est d'ailleurs largement inscrit dans une démarche marketing qui place les basketteurs au cœur d'un dispositif économique où il convient de jouer sa carte personnelle pour promouvoir son image... et sa valeur marchande, les joueurs professionnels n'étant plus que des mercenaires sportifs travaillant pour l'équipe qui peut le plus leur rapporter. Un ensemble d'images sont alors livrées, match de la NBA sur les réseaux câblés ou satellites, marketing basket US support de l'industrie des articles de sport dans le monde. Cette médiatisation du sport professionnel et la valorisation des images ainsi produites nourrissent une pratique urbaine autonome qui, si elle se reconnaît dans cela, n'en a pas moins une démarche particulière vis-à-vis de la compétition. Le jeu pour le jeu semble être tout de même l'objectif des pratiquants lyonnais observés. Loin des territoires et des conflits de lieux, les formes de pratiques qu'il génère mettent en évidence l'existence des valeurs que l'on attribue au sport (Chantelat, Fodimbi, Camy, 1995). Comment ne pas s'interroger sur le fait que ces pratiques s'organisent sans heurts ? Lors des différents tournois organisés en France durant l'été, entre le Reebok Tour, le Nike..., etc. force est de constater que même sans arbitre le jeu se déroule correctement. Non seulement cette activité s'individualise, mais elle sert aussi d'élément favorisant une certaine forme de sociabilité, elle est une activité phare de la culture sportive urbaine de la fin des années 90.

Les pratiquants lyonnais se retrouvent au Parc de Bron-Parilly dont les terrains bitumés sont le haut-lieu du street-ball pour la région lyonnaise. Les basketteurs lyonnais viennent principalement par petits groupes de deux à cinq pour jouer et/ou regarder en fonction des disponibilités, mais certains s'y rendent seuls. L'aléa de ne pas jouer fait partie de l'activité, on peut se rendre sur le site et ne pas jouer. Facilement accessible en transport en commun, le site est très fréquenté en fin d'après-midi, les week-ends et pendant les vacances scolaires. L'âge des pratiquants varie de 13 à 22 ans ; ils représentent 60 % de la population qui fréquente le site. Certaines autres formes de street-ball sont observables sur les « J-Sports » répartis dans l'agglomération lyonnaise ou sur différents plateaux d'EPS présents à Lyon.

Les activités de type cirque

Apparues très récemment, au milieu des années 90 en France, ces dernières sont peut-être les activités de demain tant leur développement semble se confirmer. Quelques jongleurs ont été observés Place Louis Pradel ou à l'espace Tonkin, ainsi que dans de nombreuses rues du centre-ville. Issus des nouvelles écoles de cirque, jonglages, bâtons du diable, diabolo ont commencé à apparaître dans nos villes, en même temps que la réapparition d'une forme plus juvénile de marginalité urbaine... Le renouveau du cirque, avec l'apparition de nouvelles écoles et de nouvelles compagnies, comme le renouvellement de certaines pratiques sportives, semble l'expression d'une sensibilité urbaine moderne.

Ainsi, l'utilisation d'une mise en scène comme celle de Decoufflé lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques d'Albertville, a non seulement frappé les esprits en présentant un nouveau type de spectacle, mais également a participé à créer un lien entre modernité et tradition. Au-delà de l'aspect spectacle, ce sont les techniques de cirque, activités spectacularisables par excellence, qui permettent de lier pratiques sportives et activités récréatives actuelles. Pas simplement parce qu'un certain nombre des participants étaient sur roulettes lors de la cérémonie olympique, mais car leurs prestations mises en scène donnaient l'impression de se développer de manière autonome tout en constituant un ensemble. L'usage des différentes dimensions de l'espace (terre et air surtout), allant même jusqu'à présenter des humains enfermés dans des bulles, métaphores de l'isolement urbain ou représentation d'un « spéléologisme » intra-utérin, a contribué à médiatiser et à faire reconnaître une certaine forme de culture moderne novatrice s'inscrivant parfaitement dans l'image artistique et créative française.

Lorsqu'on observe les nouvelles formes d'expressions issues du cirque, on constate que, si quelques-unes sont restées dans une tradition de jonglage et de présentation équestre : Zingaro, Cirque Plume..., d'autres, comme Archaos, ont des référents urbains très marqués. Ces formes d'expressions, en se réinvestissant dans la cité, peuvent très bien être des moments de rassemblement et de plaisir, au-delà de l'aspect « économique » lié à la mendicité. Notre société créatrice d'exclusion contribue à faire retrouver en effet certaines formes moyenâgeuses de lien social dans une ville aseptisée par la rapidité des échanges et des zones de circulations collectives où la communication inter-individuelle se réinstitue sur le fond d'indifférence en interpellant l'autre par sa performance, le sportif ou l'artiste de rue invite à cette communication.

La ville comme public

Les pratiques spectacularisables, comme performances de rues, à l'instar de ce que présente le magazine *Urban'*, sont le cœur de ce que l'on peut nommer pratiques urbaines. Elles représentent une culture urbaine totale

associant divers types de pratiques culturelles, sportives mais également « artistiques » comme la danse de rue, les tags et différents courants musicaux. La ville est devenue un espace ludique qui est la matière première de leurs expressions. Tout l'intérêt de ce type de pratiques réside dans la maîtrise d'un espace qu'elles naturalisent en se l'appropriant ponctuellement. Les pratiquants autonomes, principalement adolescents et post-adolescents, jouent avec l'espace urbain et essayent de le recréer partiellement en harmonie avec ses caractéristiques physiques de base. Le plaisir retiré de chaque expérience urbaine est ce qui les lie à l'urbain. Il existe, comme chez certains pratiquants d'activités de pleine nature, une communion avec l'élément qui crée le plaisir. Cette catégorie d'activités, même si elle est pratiquée souvent en groupe, est à la base une activité profondément individualiste par ses motivations intrinsèques. Les regroupements ne sont que des moments où des petits groupes d'individus se retrouvent ensemble. Il n'y a pas de véritable compétition entre eux, simplement le fait de partager une ou des pratiques communes, et au-delà, certains référents culturels.

L'ensemble de ces pratiquants autonomes engendrent une nouvelle dynamique de la ville. Les liens tissés entre eux, même s'ils sont issus de la recherche de plaisirs égoïstes, n'en sont pas moins des regroupements autour d'éléments culturels, où l'éphémère et le spectaculaire apparaissent comme centraux. Ces activités spectaculaires participent, comme les autres pratiques autonomes, à l'animation de la ville en créant du lien entre les espaces et les citoyens. S'exprimer en dehors des espaces spéciali-

sés, c'est modifier le visible du sport et de la ville, affirmer le droit à de nouvelles formes d'expression et revendiquer une participation collective à la ville.

Ces pratiques autonomes complètent les associations sportives fédérées. Leurs adeptes remplissent même de quasi-missions de service public lorsqu'ils animent spontanément les lieux publics ou lorsqu'ils limitent, par leur présence, l'insécurité aux abords de certaines zones d'affaires désertées en fins de journées.

Ces comportements appartiennent à une nouvelle culture urbaine où le plaisir individuel revendiqué comme tel peut être la source de regroupements ponctuels participant à la création de lien social parce qu'il s'expose au regard du passant dans l'espace public. Les pratiquants autonomes contribuent par la visibilité et l'accessibilité de leurs activités, à développer des relations interindividuelles, des rapports sociaux. La forme des relations créées est à l'image de notre société, plus individualiste et plus éphémère. Toutefois, leur contribution à la construction du lien social n'est pas à négliger, qu'il s'agisse des phénomènes « d'auto-socialisation » comme dans le cas des pratiquants de *street-ball* de Bron-Parilly²² ou plus généralement de l'animation des espaces publics.

Éric Adamkiewicz

22. Chantelat P., Fodimbi M., Camy J., Sociabilités sportives et formes de citoyenneté des jeunes dans les zones DSU, Rapport de recherche pour le Plan Urbain et la Mission Interministérielle pour la recherche et l'Expérimentation, 1994.

> **Éric Adamkiewicz** est docteur en Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives, enseignant-chercheur membre du Laboratoire Sport – Intégration – Culture de la Faculté des Sciences du Sport de Lille II. Ses recherches portent sur les pratiques sportives autonomes urbaines et leurs conséquences pour l'aménagement en milieu urbain comme en milieu naturel. Il est membre du Groupe Interdisciplinaire de Recherche en Sport et Tourisme qui a publié avec J.-M. Dewailly et C. Sobry *Récréation, Re-création : Tourisme et sport dans le Nord-Pas-de-Calais, Collection Tourisme et Société, (sous la direction de Georges Cazes), L'Harmattan, 1997.*